

Mon cher chou d'amour,

Alors tu en es rendu à vouloir être un cygne pour te promener sous mes fenêtres. Pauvre chéri, je n'aime pas tellement les cygnes, tu sais. Je leur trouve ce genre de beauté froide, de lâchement orgueilleux le plus éloigné de la terre. D'ailleurs, c'est curieux, je ne me suis jamais senti une sympathie très vive à l'égard des oiseaux. Ma préférence va aux petites bêtes à 4 pattes, exception faite pour les oies. Toutefois, quand il me reste un petit pain de mon déjeuner, je le conserve et le jette par morceaux à tes amis les cygnes. Les mouettes, plus vives, s'emparent de presque tous les morceaux. Et je ne peux m'empêcher de songer comme il est navrant que tu sois privé de pain blanc, alors que tous les jours les cygnes et les mouettes du lac Léman en ont presque à satiété.

Ta chère lettre de jeudi m'a un peu attristée. Je t'ai vu entrant seul dans ta chambre. Le moment redoutable, n'est-ce pas, où on va se trouver face à soi-même. Car moi aussi, je le crains, va. Seulement, toute ma vie je me suis entraînée à vaincre cet effroi d'avoir à plonger tout à coup en soi. Je pourrais te résumer ma vie ainsi — toujours, j'ai redouté la solitude et cependant, jamais je n'ai su m'en passer. André Gide dit quelque part dans son oeuvre qu'il n'est pas sûr que ce ne soient pas les pires contraintes de la vie qui n'aient obtenu de lui le meilleur. Tu as bien fait de me raconter ce moment de profonde tristesse. J'ai cessé de me voir, moi seule, pour t'imaginer dans ta petite chambre, fixant les murs étrangers, et remettant soudain tout en cause, les décisions de longue date, les valeurs acquises, car c'est bien à ce jeu cruel que nous pousse la solitude; mon coeur est donc allé vers toi avec toute la sympathie qu'on éprouve pour une expérience très familière déclenchée chez un être qu'on aime. Je ne doute pas, chéri, que tu sortes plus énergique, plus sûr de toi, de cette épreuve. Seul, tu verras mieux la vérité, l'importance de ce que tu dois choisir.

Mais oui, achète un *Petit Larousse*. Un dictionnaire à nous deux, ce n'est pas suffisant de toute façon. M. d'Uckermann a-t-il été un aimable compagnon? Je suis heureuse de te voir sortir un peu le soir, mais n'oublie pas, chéri, la pressante nécessité d'une routine de vie. Je m'applique moi-même à cela qui, entre tous les exercices, me paraît le plus dur.

Je t'envoie le pliant qui accompagne un des médicaments donnés par le docteur Naville. Ceci et l'autre remède doivent être très efficaces, si j'en juge par le prix — 29 francs pour 4 ampoules et une douzaine de pilules. Peut-être ma confiance envers les remèdes, assez fortement ébranlée, s'en trouvera-t-elle affermie. Au reste, je me sens vraiment un peu mieux depuis quelques jours. Je dors déjà plus calmement.

Plutôt que d'aller voir *Tannhäuser*, j'irai entendre Marcel Dupré, ce soir, à la cathédrale de Saint-Pierre. J'ai soif de musique, et surtout de la voix des orgues que, à défaut d'un orchestre symphonique, j'aime particulièrement.

Merci pour les lettres de Pauline, d'Émilienne et de ta famille. De mon côté, je voudrais t'envoyer la carte d'Anna, mais elle est si volumineuse que j'essaierai plutôt de t'en résumer le contenu. Anna ne va pas mal, mais comme toujours Clémence lui donne des soucis. Je te cite cette partie qui a trait à Clémence et où tu trouveras le fidèle portrait de cette bizarre créature. Elle sera toujours l'épine dans notre flanc. «Il y a quelque trois semaines, remuée par ses lamentations (Clémence) et la nomenclature de ses étranges maux, j'ai arrangé un rendez-vous avec elle chez le docteur Etsell. Elle ne porte pas ses dents (quelque chose me le disait), ne voudra plus jamais les porter. Elle se plaint surtout de sa bouche; les gencives lui coulent; elle a les nerfs des mâchoires enflés; elle a du chaud et du froid dans la tête, etc., etc. Le docteur Etsell n'a rien vu de sérieux à sa bouche, mais puisqu'elle se plaignait de tiraillements d'estomac, il lui a prescrit du fermentol, a écrit aux Soeurs de

lui servir des mets moins gras et a recommandé à notre Clémence de retourner à son bureau quinze jours plus tard.» Je résume. Clémence n'est pas retournée chez le docteur, s'est claquemurée dans sa chambre. Je reprends le récit d'Anna, ayant trait à la toilette. «Il faisait ce jour-là (jour de la visite au médecin) 65°. Ma Clémence avait deux gilets de laine, la vieille robe bleu et brique, une vieille jupe de laine par dessus avec laquelle je l'ai vue se traîner sur les planchers ici; la jaquette d'un petit costume gris, une écharpe et son manteau d'hiver. Elle avait mis le vieux chapeau bleu que je lui avais donné — ses plus vieilles chaussures — avec ça, ses cheveux arrangés en une seule tresse et remontés au milieu. Pas de dents. Représente-toi le tableau.»

Je me le suis bien représenté en effet, et j'ai eu malgré tout un goût de fou rire, un de ces rires s'adressant au pittoresque du personnage et cependant j'avais le coeur bien serré. Que veux-tu, Clémence est allée si loin dans le je-m'en-foutisme, elle exprime si bien le dédain de la vie, qu'en un sens, je la trouve presque admirable et drôle à l'excès. Dans l'autre, je me demande comment tout cela va finir. La pauvre enfant, à ce jeu, n'en mènera pas long.

Anna te dit des choses très aimables. Elle a pour toi, c'est visible, une très grande affection. Mon chéri, j'aurais voulu t'écrire une lettre plus encourageante. Ça ne pouvait guère être gai, du moment qu'on touchait au sujet de Clémence. Je vais encore une fois tenter quelque encouragement, mais j'ai l'impression que je ne peux guère faire plus que cet été.

Mon très cher Marcel, à lundi sans doute, puisque demain dimanche, il n'y aura pas de courrier. Comme ce sera long. Gabi t'embrasse. Gabi t'aime follement.